



Autret Jean : Né le 31-01-1924 à Pont-Croix, habite Audierne ; 1948, prêtre, vicaire au Faou ; 1949, surveillant au petit séminaire de Pont-Croix ; 1953, vicaire à Carantec ; 1955, vicaire à Sainte-Claire de Penhars ; 1959, vicaire à Sainte-Bernadette de Penhars ; 1962, vicaire à Saint-Michel de Brest ; 1967, aumônier à Notre-Dame du Mur, Morlaix ; 1971, aumônier de l'hôpital de Carhaix ; 1978, recteur de Spézet ; 1984, recteur de Pouldergat ; 1985, se retire à Brennilis ; décédé le 16-11-1998.

Etude : *Quimper et Léon*, 1998 p. 664-665.

*Extraits de l'homélie de M. l'abbé Robert Tavenec aux obsèques de M. Jean Autret, en l'église de Brennilis, le 18 novembre 1998.*

Jean, voici 50 ans, tu étais surveillant à Pont-Croix, moi j'étais en 6e. Qui aurait dit alors que nous allions nous retrouver dans nos Monts d'Arrée ces 10 dernières années, 13 ans pour toi. Nous n'avons pas à nous en plaindre. Au contraire.

Et c'est un grand merci que je veux l'adresser... Le même que celui de beaucoup ici, qui t'avons rencontré un jour ou l'autre sur notre chemin. Merci pour ton accueil et ton écoute. Merci pour ton bon sens et tes conseils. Pour ton humeur et ton humour. Pour tous les échanges possibles avec toi. Merci pour la gratuité sans retour de ton amitié et de certains gestes, telle la transmission de ton calice à un jeune prêtre de cette année au Honduras.

Merci pour ton regard, sur les jeunes en particulier. Un regard révélant des ados à eux-mêmes, croyant à leurs possibilités et à leur générosité, les encourageant à trouver eux-mêmes leur chemin. Merci pour ton regard sur les adultes aussi. Le même regard. Un regard qui s'attache à voir les petits riens trop oubliés, et pourtant pleins d'une humanité au quotidien.

Merci pour ton regard ! Il me fait penser qu'il ressemble au regard de Dieu sur moi, sur nous, sur notre humanité.

Souvenons-nous de cette béatitude : « Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu ! » Bienheureux ceux qui vont à la rencontre des autres sans suffisance aucune, mais avec un esprit bon et bienveillant. Ceux-là voient Dieu et donnent Dieu à voir dans chaque humain, chaque frère.

Merci, Jean, pour ton regard et pour ton cœur d'enfant.

Je voudrais ici rejoindre le merci jamais prononcé mais pourtant exprimé des petits gars de l'institut médico-pédagogique de Carhaix quand ils trouvaient refuge auprès de « M'sieur Monier », Monsieur l'Aumônier, qui n'était autre que toi.

Notre affection et notre amitié ici réunies te disent notre merci. Dans la prière de l'Église nous chercherons aussi la présence de Celui que ton regard et ton sourire nous ont laissé deviner. Pour les uns et les autres Jean a été le compagnon de quelques pas faits ensemble, le temps de partager des rires, des larmes, des soucis, des espoirs. S'il nous est arrivé d'avoir chaud au cœur, c'est qu'il y avait entre lui et nous un espace toujours ouvert à d'autres et à cet inconnu de la route d'Emmaüs, dont nous parle l'Évangile.

C'est ainsi que Jean commentait dans une homélie le récit de la tempête apaisée, exprimant à la fois un cri personnel et un cri commun à beaucoup : « *Dans ce « moi » profond de mes ombres, de mes impuissances, de mes détresses, de mes angoisses, de mes sursauts infructueux, de mes révoltes, de mes fragilités et de mes capitulations... c'est dans ce « moi » ténébreux et ses tempêtes que le Ressuscité me donne rendez-vous, marchant sur les eaux de la mort pour me donner la main, comme à Pierre qui sombre dans la mer et qui avait cette chance de lui crier : « Seigneur, sauve-moi ». Je crois à la Résurrection. Qu'est-ce que j'attends alors pour lui pousser le cri de détresse de Pierre : « Seigneur, viens à mon aide, viens à mon secours ».*

Dans son homélie de Pâques, Jean faisait cette profession de foi : « *Que me restera-t-il entre les mains, si Jésus n'est pas Dieu vivant avec moi ? Mon péché, mes angoisses et ma mort ? et mon idéal déçu, comme un jouet disloqué ? Mais non, au fond de moi il y a une recherche de Dieu, et Dieu ne peut pas ne pas me répondre, parce que c'est lui qui me cherche ; les signes me seront donnés. Il faut avec le temps accueillir l'espérance* ».

*Quimper et Léon*, 1998, p. 664.